

# DIRECTION ÉDUCATION

Didier Bertrand

**raconter la vie**

## *Comment travailler avec les éducateurs, les familles d'accueil et les politiques ?*

---

Je suis directeur : je dirige un établissement éducatif dont la mission est d'accueillir des adolescents, garçons et filles, âgés de 13 à 17 ans. Jusqu'à tout va bien puis, soudain, ça se complique : qui sont-ils, ces adolescents ? Quelle est leur situation lors de leur admission dans ce service d'accueil d'urgence ? Pour décrire leur situation, nous avons l'habitude d'employer le mot « crise ». L'accueil dans cet établissement requiert l'identification d'une crise qui, par son existence, déterminerait la possibilité ou non d'entamer un travail d'évaluation à ambition éducative. Il s'agit en effet d'évaluer la situation individuelle, familiale et sociale de l'adolescent selon une approche pluridisciplinaire et éducative.

En tant que directeur de cette institution, je suis attaché à la notion d'éducation. Cet établissement ne propose pas un simple hébergement : au-delà d'un toit, je veux proposer aux adolescents accueillis la possibilité d'une rencontre avec des adultes fiables, attentifs, ambitieux... Dans cet établissement, nous chassons les gros mots mais force est de constater la résurgence des grands mots que l'on croit connaître mais que l'on peine à définir.

Lorsque le compliqué voire le complexe apparaît, je fais volontiers appel à cette forme impersonnelle qu'est le « on ». Je suis bien embarrassé pour définir ce qu'est une crise, de surcroît adolescente. Les définitions savantes ne manquent pas, les auteurs reconnus sont foison. Mais qui s'y intéresse ?

Lors d'une réunion avec les autorités dites de contrôle, j'ai soudain sorti de mon cartable l'ouvrage d'Erikson : Adolescence en crise. Une de mes interlocutrices a souri alors que j'évoquais l'intérêt de ce livre. J'ai entendu l'ironie de son propos : « Vous n'avez pas trouvé mieux pour vous changer les idées ? » De toute évidence, cet expert en gestion, probablement doué pour la comptabilité publique, ne partageait pas cet intérêt pour un monde adolescent pourtant si riche, si déstabilisant. C'est souvent ainsi. J'ai l'impression d'évoluer dans un monde aux mille strates où les préoccupations des uns et des autres ne se rejoignent pas. Pour moi, lire jusqu'à la lie des articles, revues ou livres ayant, peu ou prou à voir avec

l'adolescence, va de soi. C'est à partir de ces lectures que j'aimerais élaborer une pensée à la fois originale et inscrite dans une réflexion plus générale. Je puise ici et là des sources d'inspiration mais je m'épuise à compiler une somme d'informations dont je ne sais que faire. Il y a tant à découvrir. Je butine. J'emprunte aux différentes disciplines des sciences humaines selon mes humeurs, au gré des modes, sous l'emprise d'une idéologie que je voudrais ignorer mais qui m'étreint. J'ai lu des sociologues, puis des psychologues d'orientation psychanalytique ; j'ai découvert la psychosociologie, ai fait un détour par les sciences de l'éducation, carrefour de disciplines, avant de m'intéresser à la philosophie. Tel le philosophe, je peux poser des questions, me poser des questions.

J'ai en mémoire ce propos de Jacky Beillerot, éminent professeur des sciences de l'éducation, qui distinguait « faire de la recherche » et « être en recherche ». J'appartiens à cette seconde catégorie, moins prestigieuse, forcément besogneuse. J'aimerais que les réponses émergent en toute simplicité, de façon fortuite, avec une part d'incertitude source d'inquiétude mais tellement stimulante. J'ai ainsi l'impression de m'égarer, de ne pas avoir de fil conducteur suffisamment solide. La dispersion guette. L'imprécision menace. Je prends des risques : celui de ne pas être compris, celui de paraître bien volage à force d'emprunts. Pourquoi ce souci de définir quand il s'agit d'agir ? Pourquoi tant de complications quand il suffirait d'être simple ? Il y a des définitions autorisées, n'ayons pas peur de les utiliser. Mais le prêt-à-penser m'ennuie. Les évidences me font peur. Les certitudes m'effraient. Le monde de l'éducation est inéluctablement incertain, peuplé d'embûches. L'accès au savoir ouvre sur d'autres horizons et peut pétrifier quand tant d'ignorance est soudain mise à nu. Qu'elles sont rassurantes ces croyances qui résonnent avec force, qui raisonnent sans péril et empêchent le doute !

J'aimerais penser l'action mais une telle ambition suggère d'abandonner l'agir pour le réfléchir, impose une distance voire une distanciation que j'aurais tendance à qualifier de paralysante. Je ne serais plus à vivre la vie mais à en être un témoin spectateur à force d'immobilisme. Je redoute un monde figé, inscrit dans le marbre éternel, insensibilisé. Dans cet établissement que je dirige, je suis soumis aux vicissitudes du quotidien, aux humeurs des uns et des autres, éduqués ou éduquants. J'entends des bruits, je perçois des manifestations, hostiles parfois, je m'imprègne d'une

ambiance à laquelle je participe.

Tout n'est pas noir. Il y a des éclats de rire, des conversations joyeuses, le calme après la tempête. Le jeudi est un jour singulier : le premier jour de la semaine sans réunion. Auprès des deux équipes éducatives le lundi et le mercredi matin, en compagnie des deux chefs de service le mardi matin. Avec ces derniers, le médecin psychiatre et la psychologue une fois par mois le lundi de 14 heures à 16h. Le vendredi après-midi, je retrouve mes pairs, directrices et directeurs d'autres services ou établissements éducatifs, à l'occasion de conseils de direction, de commissions techniques ou lors de la supervision mensuelle qu'anime un psychanalyste renommé. S'agit-il d'une supervision ? Là aussi, il conviendrait d'être précis mais j'y ai renoncé.

Samedi. Il est 9h30. Mon téléphone portable professionnel vient de sonner. La réception n'est pas de bonne qualité. Le numéro qui s'est affiché est inconnu. Qui vient me déranger à cette heure ? Pour mieux entendre la voix de mon correspondant, je m'approche d'un pilier. J'aimerais que ce haut-parleur qui vante les mérites d'un nouveau produit cesse de distiller la bonne parole. Je n'ai pas l'intention d'acheter ledit produit et voudrais converser en toute quiétude malgré les bruits de ces caddies qui se heurtent à grands coups de résonances métalliques ou qui crissent à chaque virage. Utiliser un portable dans un hypermarché est un exercice parfois bien compliqué qui exige l'adoption d'étranges postures, quelques contorsions, de se pencher en avant ou en arrière pour espérer une meilleure réception. « Allo. » « Bonjour, c'est Malik. Excusez-moi de vous déranger Daniel. » « Je vous en prie. » « C'est au sujet d'un accueil parquet. Je n'ai pas voulu vous déranger hier soir pour vous prévenir de son arrivée mais c'est une louloute. J'aurais voulu savoir s'il était possible de la confier à une famille d'accueil car elle va mettre à mal le groupe. »

Cet argument me laisse souvent circonspect. Sous prétexte de protéger le groupe d'adolescents, j'ai parfois l'impression que les éducateurs recherchent avant tout un certain confort. De nouveau, cette semaine, j'ai dû négocier pour que soit revue l'organisation du week-end. Je ne devrais pas m'en mêler mais voilà que j'interviens une seconde fois en 8 jours sur cette question. Pourquoi le chef de service éducatif ne s'en est-il pas préoccupé le mercredi ? Je dois revoir ça avec lui. J'ai toujours cette vague impression

d'une alliance possible entre l'équipe éducative et son responsable. J'aimerais que ce dernier aille travailler ailleurs après 15 années à ce poste mais force est de constater son immobilisme. Lors d'un entretien que j'avais provoqué, le chef de service avait prévenu d'un prochain départ, le début de recherches actives. Voilà plus de deux ans qu'une telle perspective a été évoquée et rien de nouveau depuis.

A l'instant présent, la question n'est pas à l'ordre du jour. Il s'agit de répondre à Malik. Je n'ai pas trop envie de le contrarier. Jeudi dernier, le second éducateur de nuit a prévenu qu'il serait en arrêt maladie jusqu'au lundi suivant inclus. Les éducateurs de jour susceptibles de faire la nuit de vendredi ont été à tour de rôle sollicités. Trois d'entre eux étaient concernés. Tous ont répondu négativement : les deux premiers ont argué d'engagements personnels, la troisième d'un remplacement récent qu'elle a accepté de faire au dernier moment. Elle estime à juste raison qu'elle n'est pas prioritaire. Sa position s'entend. Avant d'envisager une réquisition, avec des risques de conflits à la clef, il a été décidé de faire appel à l'autre éducateur de nuit. La promesse d'heures supplémentaires le convaincra probablement. Malik a en effet accepté.

N'empêche, il sera de nouveau contraint d'aborder la question des solidarités en réunion d'équipe. Il y a quelques semaines, j'ai embauché un éducateur supplémentaire : une opportunité s'est présentée alors que deux éducateurs venaient de tomber malades. Un dans chaque équipe. Nous étions en fin d'année, avec un excédent d'activité relativement important. J'ai ainsi voulu montrer aux équipes éducatives que j'étais attentif aux risques d'épuisement professionnel. J'ai surtout voulu respecter un de mes engagements. Lors de ma prise de fonction et l'année suivante, j'ai répondu négativement à la demande de primes de la part de l'ensemble du personnel. Me réfugiant derrière une application stricto sensu de la convention collective, j'ai affirmé qu'il n'y aurait jamais de primes tant que je serais directeur de cet établissement. J'appliquerais strictement la convention collective. Les salariés ont eu du mal à entendre cette décision mais nulle revendication à ce sujet n'est apparue en 2005 et 2006. J'ai par contre précisé que des heures supplémentaires seraient payées lors d'absences de longue durée et faute de pouvoir assurer un remplacement. Je préfère cependant cette seconde solution, convaincu qu'il est mieux de fonctionner en équipe complète.

La question de Malik a provoqué en moi mille réflexions a posteriori tout en ne posant pas de problème en soi. Il n'y a aucune raison que cette jeune reste à l'internat ce jour. Elle ira d'autant plus facilement en famille d'accueil que plusieurs d'entre elles ont dans l'immédiat des places disponibles. Je donne aussitôt le nom d'une famille installée à Argenteuil et propose à Malik de la contacter : « Vous pouvez la confier à Madame Z. » « D'accord. Je vais l'appeler. J'ai peur que sinon ce soit très compliqué. » « Il n'y a pas de problème. Vous croyez qu'elle va rester ? » « Je n'en sais rien. C'est une gamine avec pas mal de ressources. Depuis quelques semaines, elle dort chez plusieurs copines. Elle aura 18 ans dans 10 jours. » « Mais pourquoi le parquet nous l'a-t-il confiée ? » « C'est le commissariat de Levallois-Perret qui l'a récupérée alors qu'elle était déclarée en fugue par l'ASE. Elle était à l'hôtel. Le patron de l'hôtel lui a dit que sa chambre ne serait plus payée et qu'elle devait partir. Elle s'en est allée sur la Côte d'Azur puis est remontée. C'est alors que la police lui a téléphoné pour la convoquer au commissariat. » « C'est bien compliqué tout cela. Ils auraient pu attendre qu'elle ait 18 ans. Vous prévenez Madame Z. et voyez avec elle. » « D'accord. Bonne journée Daniel. C'est Antoine qui va prendre le relais. Excusez-moi de vous avoir dérangé. »

L'affaire semble réglée. Après avoir encore déambulé dans les allées de l'hypermarché, j'ai franchi les caisses, gagné ma voiture pour mieux remplir mon coffre de réserves alimentaires. A n'en pas douter, je pourrai survivre ce week-end et pendant les quelques jours qui suivront. Mes enfants ne souffriront pas de pénurie. Je suis en train de remplir mon réfrigérateur de produits frais quand la sonnerie de mon téléphone portable professionnel de nouveau retentit. Cette fois-ci pas de doute, l'appel provient bien du service que je suis censé diriger. Que se passe-t-il ? Le week-end débute mal. Deux appels en trente minutes et la présence d'une jeune fille qui n'a pas l'intention de s'en laisser compter : « Allo. » « Bonjour Daniel. Excusez-moi de vous déranger de nouveau. C'est Antoine. » « Bonjour. » « C'est au sujet de l'accueil parquet. Il faudrait l'emmener consulter un médecin. Il faut lui enlever un piercing qui a commencé à s'infecter. » « C'est quoi cette histoire ? Vous lui ouvrez les portes de la maison. Si elle veut partir, elle part. » « Eh bien justement, elle n'a plus l'intention de partir mais plutôt de s'installer. Elle est en train de se prendre la tête avec Malik. »

Effectivement, des cris sont audibles. L'ambiance semble particulièrement tendue. La jeune fille a de la répartie et aucune envie de baisser les bras, ni de ton. A les écouter, plus Malik hausse la voix, plus elle crie. « Malik peut l'emmener à l'hôpital ? » « Vous savez, Malik a déjà fini depuis une heure et reprend demain à 9h. » « Je vais venir et l'accompagner à l'hôpital. » « Dans combien de temps ? » « Je serai au service d'ici 30 minutes. » « A tout de suite. »

Voilà un week-end qui s'annonce mouvementé après une semaine une fois de plus chargée : 8h15/19h15 tous les jours avec des pauses repas pas vraiment divertissantes. Les lundi et mercredi, j'ai déjeuné avec les équipes éducatives, façon de partager quelques moments informels avec les éducateurs mais aussi de faire quelques économies sachant le prix des repas à l'extérieur. Mardi et vendredi, je me suis contenté de sandwiches rapidement engloutis dans les transports en commun. Le jeudi, j'eus droit à un repas « normal » en compagnie d'un chef de service. Il fut question de boulot et l'intermède a été de courte durée : une demi-heure après notre départ, nous étions de retour dans l'institution. Je devais m'en aller à Rouen pour y accompagner un enfant et en profiter pour rencontrer une famille d'accueil nouvellement embauchée.

Le Président du conseil général, futur candidat à la présidence de la République, a promis de valoriser le travail quand il accéderait à la fonction suprême ; dommage qu'il n'appliquât pas de telles résolutions là où il exerce son pouvoir. La revalorisation salariale demandée en compensation de l'investissement qu'exige la fonction de directeur a été refusée par les autorités de contrôle et le département. La future politique du candidat président n'aura pas pu être expérimentée à l'échelle locale. J'en ai assez de ces promesses sans lendemain, de ces discours sans surprise, de l'arrogance des « décideurs », d'entendre « qui paie décide ». J'ai parfois l'impression d'être instrumentalisé, de faire sous contrainte de l'idéologie ambiante. Je voudrais résister mais ne sais plus comment puiser l'énergie indispensable. Je me sens seul face à des « décideurs » difficilement identifiables. J'ai pour interlocuteurs quelques techniciens dont la marge de manœuvre est réduite. A les entendre, ils appliquent une politique décidée par les élus qui eux-mêmes affirment agir en fonction d'orientations voulus par les électeurs. Electeur dont je fais partie et qui a l'impression de ne pas être entendu par les élus. Monde étrange où le pouvoir paraît invisible,

inaccessible. Je voudrais être écouté mais ne sais plus comment opérer : faut-il hurler ma colère lors de mises en scène savamment pensées et passer pour caractériel, insensé voire dangereux ? Faut-il construire avec lenteur une réaction qui épousera des formes dignes sans forcément susciter les réactions voulues ?

C'est ainsi que je me suis beaucoup investi dans l'organisation d'une journée d'études dont l'ambition était de combattre le discours ambiant, de réaffirmer l'inscription de toute intervention éducative dans une temporalité singulière quand la lenteur est préférée à la vitesse. Ce fut un succès avec des interventions de qualité, de professionnels de terrain et d'universitaires, avec une belle participation puisque la salle était remplie. Qui s'en souviendra d'ici quelques mois ? Cette journée de réflexion a mobilisé des professionnels de terrain mais force fut de constater l'absence des financeurs et des politiques probablement occupés à d'autres besognes, d'un intérêt autre. Je peux regretter que les éducateurs ne soient pas plus combattifs. Ce métier ne s'est jamais distingué par ses capacités de mobilisation. La convention collective signée, le diplôme reconnu d'état, les associations professionnelles ont connu un lent déclin ; les syndicats, guère représentatifs, se sont étiolés. Les grands débats concernant le métier d'éducateur laissent à l'écart les professionnels quelles que soient leurs fonctions. Les directeurs de services ou d'établissement ne participent pas plus. La réforme de la Protection de l'Enfance est en train de se discuter à l'assemblée nationale dans l'indifférence générale. L'individualisme s'est immiscé dans ce monde professionnel où l'équipe fait pourtant toujours référence.

Mille sujets de réflexion m'envahissent au quotidien mais en la circonstance je dois me concentrer. A mon arrivée, j'ai salué Antoine, l'éducateur de permanence, puis les deux jeunes filles qui fument autour de la table basse. La première s'est spontanément présentée : « Bonjour, Sabrina, la fille à problème. » « Bonjour. C'est vous qui le dites. Daniel Bernard, le directeur du service. » « Bonjour. Sabrina. » La seconde jeune fille s'appelle aussi Sabrina. Elle est arrivée il y a deux semaines en accueil parquet. Elle a une attitude différente des autres jours. Elle fume une cigarette et paraît tendue, voire agressive. D'habitude, elle ne fume pas. Que veut-elle montrer ? L'éducateur est également sous tension. Je le sens sur le qui-vive. « Je peux



vous parler ? » « Dans deux minutes. Je dois aller chercher des livres dans mon bureau. » Le bureau est situé au second étage. Je n'ai pas envie de céder à l'urgence. Je veux apparaître serein, détaché des événements. Je sais que je suis épié. Tous m'observent : les deux jeunes filles, l'éducateur. Avant de grimper les marches de l'escalier, je salue un jeune qui joue à l'ordinateur. Les yeux rivés sur l'écran, celui-ci paraît aussi inquiet. Que s'est-il passé pour provoquer un tel climat ? Alors que je farfouille dans mon bureau à la recherche des deux livres, voilà que le ton monte entre l'éducateur et une des jeunes. J'ai du mal à reconnaître la voix de la belligérante.

De retour au rez-de-chaussée, je m'entretiens rapidement avec l'éducateur qui souhaite contacter la famille d'accueil. Je prends connaissance des quelques informations qui figurent sur la fiche d'admission et me saisis de la réquisition à personne qu'a communiquée le commissariat. J'en fais une photocopie quand surgit soudain un chef de service suivi d'une éducatrice : « Eh ben qu'est-ce que tu fais là ? » « Bonjour Patrice. Bonjour Stéphanie. Encore une orientation pertinente du parquet. Il faut que je la conduise à l'hôpital. A priori, elle souffrirait d'une infection provoquée par un piercing. Qu'est-ce que tu fais là ? » « J'avais des trucs à finir. » « Bon, j'y vais. Antoine, vous m'appelez dès que vous avez eu la famille d'accueil. A tout à l'heure. »

Sabrina m'attend dans le hall d'entrée, un petit sac à la main. Elle est toute habillée de noir : des bottes, un pantalon, une veste trois-quarts. Elle a tout l'air d'un corbeau, oiseau de mauvais augure qui annonce une journée compliquée. Sabrina quitte les lieux après avoir salué tout le monde. Elle paraît indifférente. Quand l'éducateur lui a précisé qu'elle irait en famille d'accueil, elle n'a pas eu de réaction particulière. Elle est surtout préoccupée par ce risque d'infection. Ce piercing qui apparaît puis disparaît suscite son inquiétude. Elle est la première à quitter l'établissement. Avant de franchir la porte, il se retourne vers Sabrina, la jeune fille accueillie depuis plusieurs jours : « Au revoir Sabrina, bonne journée. » « Au revoir. » « Vous avez l'air grognon. » « Non. » « C'est l'idée de passer la journée avec moi qui la met en colère. »

Antoine a tenu ce propos avec le sourire. Il paraît d'ores et déjà moins stressé, soulagé que l'autre Sabrina ait quitté la maison. « Bon week-end. A

lundi matin donc. » « Bon week-end. » En quelques secondes, son visage a épousé de nouveaux traits. Elle n'est plus l'adolescente butée, rebelle mais à nouveau une jeune fille souriante, sensible à l'humour, attentive aux propos de l'autre.

Sabrina, la jeune fille en guerre contre le monde adulte, attendait sur le trottoir. A peine la voiture a-t-elle démarré qu'elle demande à être accompagnée dans le magasin où sa joue a été percée. « Vous pouvez m'emmener à Châtelet ? » « Non, je vous conduis à l'hôpital. Vous souffrez d'une infection et j'ai besoin d'un avis médical. » « Mais non, ça ne sert à rien. Ils n'y connaissent rien. » « Je veux qu'un médecin examine votre joue. Vous aurez peut-être besoin d'un traitement, d'antibiotiques. » « On va perdre notre temps. » « Peut-être. »

Elle n'a pas l'air convaincu mais elle passe à autre chose. Le morceau qu'elle entend à la radio l'a brusquement surprise. Elle croit écouter la radio et voilà qu'elle découvre qu'il s'agit d'un CD : « Vous écoutez cette musique ? » « Oui. Pourquoi ? » « Ce n'est pas de la musique pour un directeur. » « Ah bon. Pourquoi pensez-vous cela ? Vous ne me connaissez pas. » « Non mais un directeur c'est quelqu'un de sérieux qui écoute des musiques sérieuses. » « Je vois que vous êtes pleine de préjugés. » « De quoi ? » « De préjugés c'est-à-dire de jugements à l'avance, avant même de connaître la personne. » « Vous aussi vous êtes plein de préjugés. Vous avez décidé de me mettre en famille d'accueil pour éviter que je mette le bazar au foyer. » « Ce n'est pas à partir de préjugés. Il faut admettre que vous avez créé les conditions du changement. Vous n'êtes pas là depuis quelques heures et voilà que des incidents vous opposent déjà aux éducateurs... Nous voilà arrivés. Je vous propose de poursuivre plus tard notre conversation. »

Cette jeune fille a du caractère. Je suis soulagé de constater une salle d'attente vide quand j'entre dans les urgences. Je n'aurai pas à attendre trop longtemps. Je déteste ces lieux publics aux murs grisonnants, à l'ambiance glauque qu'une lumière vive ne suffit pas à animer. Les sièges sont inconfortables. Le personnel peut être aussi bien accueillant que peu aimable. En particulier dans cet hôpital où j'ai plusieurs fois eu à faire à des agents grincheux, à la limite de la politesse. C'est toujours avec appréhension que je pénètre dans cet antre médicalisé qui sous prétexte d'urgence ignore tout savoir-vivre. A l'accueil, il n'y a personne ; j'ai sonné.

Un homme en bleu a surgi et a ouvert les portes du service après avoir pris connaissance des motifs de notre présence. Il paraît d'emblée perplexe quand la jeune tente de lui expliquer les raisons de sa présence : « Vous avez perdu votre piercing ? » « Non, je l'ai toujours mais il apparaît puis disparaît. » « Ce n'est pas très grave. » « Le trou doit être trop grand. » « Vous savez, nous ne sommes pas des spécialistes du piercing. Il faudrait que vous alliez à l'hôpital de Nanterre. Mais attendez, je vais appeler un médecin. »

L'ado semble exaspérée. Bien qu'assise, elle donne l'impression de ne pas tenir en place. Adossé au mur, je reste debout faute de siège. La réaction de cet homme en bleu ne me plaît guère. J'aurais préféré qu'il prenne une initiative plutôt qu'évoquer l'hôpital voisin. « Vous voyez. J'avais raison. Ils n'y connaissent rien. Il aurait fallu aller au magasin. On perd notre temps. » « Soyez patiente. Attendons l'avis d'un médecin. »

Il arrive presque aussitôt accompagné de l'homme en bleu. Il ne dit pas bonjour et enfle aussitôt des gants pour examiner la plaie : « Vous avez une infection. » « Qu'est-ce que je dois faire ? » « Il faut l'enlever. » « T'as raison ! Il faut que je retourne là où ils me l'ont posé il y a deux jours ? » « Oui. » La tournure des événements ne me convient pas : « Je souhaite que vous indiquiez par écrit la conduite à suivre. » « Qui êtes-vous monsieur ? » « Je suis le directeur du service d'accueil d'urgence où est confiée cette jeune fille sur décision du Procureur de la République. »

J'espère ainsi montrer combien je suis important mais l'évocation de l'homme de justice n'a pas l'effet escompté. Quant à ma fonction de directeur, voilà belle lurette qu'elle n'impressionne plus personne. Le médecin s'en va après avoir retiré ses gants. Est-il parti rédiger le sésame attendu ? Sabrina en profite pour reprendre le fil de la conversation avec moi : « Vous allez me confier à une famille d'accueil ? » « Oui. » « Elle sera gentille. » « Bien sûr. Pourquoi voulez-vous qu'elle ne soit pas gentille ? » « Quand j'avais 4 ans, j'ai été placée en famille d'accueil. J'ai été maltraitée. Il y a eu un procès et elle a été condamnée. » « Vous serez accueillie dans une famille d'accueil qui va bien s'occuper de vous. »

Je n'ai pas du tout envie de me laisser entraîner sur ce terrain-là. Que veut-elle signifier ? Qu'elle n'est en rien responsable de ce qui lui arrive ! A 4 ans,

elle était déjà prise en charge par un service éducatif et confiée à une famille d'accueil qui l'aurait maltraitée. Quoi qu'il arrive, elle pourra toujours dire qu'elle a été victime de mauvais parents et de services sociaux incompetents, voire dangereux et maltraitants. En de telles circonstances, je ne peux m'empêcher de penser aux options fondamentales de l'association : la conviction partagée que chacun a la capacité de recevoir une éducation adaptée ; la dissymétrie des places et des rôles entre éduqué et éducateur ; le caractère incertain de tout acte éducatif... J'aimerais responsabiliser cette jeune fille. Ambitieux projet complètement en décalage avec ce que je vis dans l'immédiat. Mon ambition éducative est à l'instant même excessivement modeste : faire en sorte que cette jeune fille accepte l'intervention d'un médecin et qu'elle quitte le centre hospitalier sans heurts. A l'écouter, à l'observer, je ne suis guère optimiste quant à sa capacité à entendre l'autre, à en attendre quelque chose. Cette jeune bientôt adulte se conduit en victime, brandit sa souffrance comme étendard et entretient des relations de défiance avec ses aînés. Comment pourrais-je la responsabiliser alors qu'elle vit d'assistance depuis des années ?

Cette jeune fille est paradoxale. Elle revendique une forme d'autonomie qu'elle a d'ailleurs connue puisqu'elle a vécu pendant des mois à l'hôtel, alors qu'elle démontre son incapacité à vivre cette autonomie. Sa façon de faire le renvoie à cette intervention récente d'un sociologue. L'autonomie exigerait une ascèse personnelle pour devenir soi-même, ascèse entendue comme discipline. Selon une expression de Kant, cette adolescente serait une sauvage car elle ne serait pas éduquée. Pour le philosophe allemand, on ne peut obéir à sa propre raison sans obéir à autrui. L'autonomie implique de contracter une dette à soi-même, exige d'aspirer à un idéal de soi-même. Comment a-t-on pu croire que cette adolescente serait autonome alors qu'elle ignore ce qu'est l'autorité, l'obéissance ou la volonté ? Peut-être parce que le lien entre ces différentes notions et l'autonomie aurait vécu. Finalement, cette adolescente serait un parfait produit de la post-modernité qui tend à privilégier les causes extérieures : ce n'est pas moi, c'est l'autre ; responsable mais pas coupable.

Voilà une dizaine de minutes qu'on attend quand survient un nouvel olibrius qui cette fois-ci ressemble à un infirmier. L'arrivée de cet homme a pour effet de ranimer la jeune fille qui a tendance à s'assoupir. A mon grand soulagement car je la préfère endormie plutôt qu'excitée. « Eh ! vous avez

un piercing au sourcil. Vous n'avez jamais eu d'infection ? » « Non. » « Pourquoi le mien il a disparu ? » « C'est une réaction qui peut varier d'une personne à l'autre. Il faut éviter de l'infecter, ne pas mettre de fond de teint par exemple. » « Je n'en ai pas mis à l'endroit du piercing. Il faut que je retourne là où ils me l'ont posé pour qu'ils me l'enlèvent ? » « Tout à fait. Vous savez à l'hôpital on n'est pas des spécialistes, on n'est pas équipé pour. »

Le discours de ce quidam commence à m'énerver. A écouter l'infirmier, l'hôpital ne peut rien alors que je n'ai eu de cesse d'affirmer le contraire. Cette jeune fille a l'art de créer des conditions conflictuelles. D'ici quelques minutes, elle aura fait alliance avec l'infirmier et je devrai faire face à ce duo de circonstance. Quelque peu énervé, j'apostrophe « arcade percée » : « Je suis prêt à l'accompagner dans ce magasin à condition d'avoir un certificat médical précisant qu'il faut retirer le dit objet en ce lieu. » « Mais pourquoi voulez-vous un tel certificat ? » « Cette adolescente est sous ma responsabilité. » « C'est sans importance. Il suffit de retirer le piercing. Il n'y a pas mort d'homme. » « Justement pour éviter tout problème, j'ai besoin d'un avis médical. » « Vous êtes bien compliqué. »

L'ado boit les paroles de l'homme en blanc. Elle pourrait l'embrasser. Elle a trouvé un bel allié. Un spécialiste puisqu'il porte lui aussi un piercing. Cet homme mérite d'être neutralisé. Je l'interpelle une nouvelle fois : « Je peux vous parler ? » « Oui. » Je sors de la salle et referme la porte derrière moi : « Vous savez qui est le Procureur de la République ? » « Bien sûr. » L'infirmier a un petit sourire ironique. « Puisque vous savez qui est le Procureur de la République, vous savez que je ne sortirai pas de l'hôpital sans avoir obtenu un certificat médical. »

Curieusement, l'homme cesse toute polémique et s'en retourne vers un bureau situé au fond du couloir. Peu de temps après apparaissent un nouveau médecin et une infirmière. L'homme, d'emblée, prend les choses en main. Il examine la plaie, dit qu'il en a assez de ces infections dues aux piercings avant d'ajouter qu'il va retirer l'objet de tous les supplices. « Vous allez le retirer ? » « Bien sûr sinon vous n'allez pas pouvoir guérir. » « Vous allez me faire mal ? » « Mais non. Nous allons le couper et ce sera terminé. Vous avez rempli un dossier ? » « Non. » « Vous allez le faire. Je vous

laisse avec l'infirmière. »

Après avoir entré quelques données dans l'ordinateur, cette dernière me demande de patienter en salle d'attente. Je laisse Sabrina en efficace compagnie. Si tout se passe bien, j'aurais quitté l'hôpital d'ici une demi-heure. J'appelle Antoine pour m'assurer que la famille d'accueil est prête à accueillir l'effrontée. L'éducateur me répond que oui en précisant toutefois que la famille n'est guère en forme. Je l'invite aussitôt à solliciter une autre famille d'accueil. Cette jeune fille exige une parfaite disponibilité.

La porte des urgences s'ouvre. Sabrina agite une ordonnance qu'elle tient dans sa main droite. Elle est seule. Ni l'infirmière ni le médecin n'a jugé nécessaire de la raccompagner. « Qu'est-ce que j'ai eu mal ! » « Fort heureusement, c'est terminé. » « Vous m'emmenez à Argenteuil ? » « Non. Finalement, vous serez accueillie dans une famille d'accueil qui réside à Colombes. » « Vous avez décidé de me changer de famille d'accueil parce que l'autre n'était pas suffisamment gentille. » « Vous pensez ce que vous voulez. Je ne suis pas dans votre tête. » « Vous savez très bien pourquoi vous m'avez changé de famille. Elle est de quelle origine ? Elle s'appelle comment ? » « Ces renseignements ne sont guère utiles. » « Dites-moi quel est son nom ? » « Madame Dupont. » « Ah je vois. Je peux fumer une cigarette ? » « Oui, en dehors de la voiture. » « Mais pourquoi je ne pourrai pas fumer la vitre ouverte ? » « Il est interdit de fumer dans cette voiture. »

Cette adolescente est épuisante. Elle passe du coq à l'âne au gré d'une humeur labile. Quelle stratégie mettre en œuvre pour permettre qu'elle ne reste pas tout l'après-midi en famille d'accueil ? Comment faire en sorte qu'elle ait l'impression de tout maîtriser ? Soudain, elle me dit : « Je peux vous demander quelque chose ? » « Oui. » « Vous savez, mon copain est en prison et je lui rends visite tous les samedis après-midi. » « Vous souhaiteriez bénéficier d'une autorisation pour lui rendre visite ? » « Oui, s'il vous plaît, c'est très important pour moi. » « A quelle heure devez-vous partir ? » « Je dois y être à 14h30. » « Vous partez à 13h30 et vous êtes de retour à 18h. » « Merci. »

Nous voici arrivés devant le domicile de la famille d'accueil. Elle paraît surprise. Il l'interroge : « Qu'est-ce que vous aimez faire ? » « Je voudrais faire une formation. » « Je ne vous demande pas ce que vous voulez faire

mais ce que vous aimez faire ? » « Comme formation ? « Non, dans la vie en général. « La boxe. » « Quelle boxe ? » « La boxe anglaise mais ça coûte trop cher. »

Cette jeune fille me laisse perplexe. Rien n'est habitué. La pauvreté de ses aspirations évoque une dépression d'une extrême gravité qu'elle masque par des passages à l'acte répétés. Voilà des années qu'elle doit se mettre en danger, défiante envers un monde adulte qu'elle cherche à maîtriser à force de manipulations plus ou moins conscientes. J'aurais envie de faire tomber le masque mais je sais combien elle serait alors vulnérable. Elle est fortement désenchantée, sans aucune illusion quant à l'avenir.